

Traces énonciatives d'intersubjectivité et interception des états mentaux : le cas des métapraxèmes



Laurent Fauré

Praxiling UMR 5267 & Université Paul-Valéry – Montpellier 3, France
laurent.faire@univ-montp3.fr

Reçu le 22/05/2014 / Évalué le 10-07-2014 / Accepté le 08/10/2014

Résumé

Comme psycholinguistique, la praxématique pose les flux neuronaux comme vecteurs de l'actualisation de la langue au discours. Elle questionne en retour les sciences cognitives sur leur aptitude à rendre compte en termes réfutables des observables qu'elle leur soumet comme linguistique discursive et praxéologique. L'article propose précisément d'articuler certaines des hypothèses émergentistes à celle du temps opératif (en *dire*, *dit*, *à-dire*) et s'interroge sur les protocoles d'observation qui permettraient aux cognitivistes d'aborder les données discursives authentiques et en contexte afin de prendre en compte la complexité des fonctionnements praxiques et affectivo-intersubjectifs des sujets producteurs de sens. À cette fin, un corpus interactionnel oral d'énoncés en situation de travail sert de socle à un examen des unités métadiscursives (particules phatiques ou régulatrices : *tu sais*, *ah bon*, *oh non*, *hé/hein*, *tiens*, *tu sais*, *tu vois*, *écoute...*) dont la réflexivité pose un défi interprétatif aux linguistes comme aux cognitivistes. Pour rendre compte à la fois de leur sémantisme (tendanciellement interactionnel) tourné pragmatiquement vers le partage intersubjectif et de leur marquage de variation d'états mentaux, on soumettra le paradigme praxématique d'*égo/allogénèse* à l'épreuve des modèles néoconnexionnistes des ressources langagières et de l'empathie.

Mots-clés : actualisation métadiscursive, énonciation, états mentaux, ressources linguistiques, égo/allogénèse

Intersubjectivity enunciative clues and mental state's seizure: the case of metadiscourse particles

Abstract

As psycholinguistics, praxematics states that neuronal flows are the vehicles actualizing language (*langue*) into speech (*discours*). It questions in return cognitive sciences about their capacity to account in refutable terms observable phenomena that are subjected to them as discursive and praxiological linguistics. This paper suggests in details to articulate some of the emergentist assumptions with the *operative tense* concept (time *to say*, times of the *said* and of the *to-be-said*); it also wonders about the protocols of observation which could allow the cognitivists to approach authentic contextual discursive data, to take into account praxis and emotional/intersubjective operation of the meaning producer subject. To this end, a spoken conversational corpus of working situations utterances is of use as base for analysing metadiscourse units (phatic or regulation French particles: *tu sais* [*you know*], *ah bon* [*oh well*], *oh non* [*oh*

no]...) whose the reflexivity is a challenge both for linguists and cognitivians. To take into consideration on the one hand their (mainly procedural) semantism oriented in the way of the intersubjective sharing, and, in the other hand, how these particles notice mental state variations, we subject the praxematic model of *ego/allogenesis* as a proof against neo-connectionist theories.

Keywords: metadiscourse actualisation, enaction, mental states, linguistic resources, ego/allogenesis

Les travaux énonciativistes posent assez clairement la transition de la langue au discours mais se heurtent régulièrement sur cet espacement à des questions partagées avec d'autres disciplines, dont la psychologie : celles des places du concept, de l'affect, du corps et de la subjectivité... tous phénomènes reliant des instances internes et externes et pourtant envisagés dans la fondation benvenistienne de l'« Homme dans la langue ¹ ». Si, de son côté, la conception praxématique de l'actualisation trouve un ancrage historique essentiel dans la psychosystématique guillaumienne (Lafont, 1978 : 53 sqq.), elle s'est nourrie assez tôt du dialogue avec d'autres linguistiques cognitives (Barbérís et Madray-Lesigne, 1992 ; Barbérís 1994 ; Lafont, 1978 : 211 sqq.) et, par la suite, avec diverses approches cognitivistes (Lafont, 1994 : 149-180). On rappellera tout d'abord l'assomption matérialiste, phénoménologique et dynamique de la nature neuronale des parcours, du temps et des opérations actualisatrices. Cette option a tenu la praxématique à distance du paradigme « computo-représentationnel symbolique », hérité des recherches en I.A., pour s'ouvrir préférentiellement à la version néo-connexionniste des modèles émergentistes et énatifs, jugés moins réductionnistes et plus *réalistes*. Reste que, tendanciellement, le rapprochement documenté et démontrable entre cognition et énonciation demeure tout aussi programmatique et restreint à des considérations épistémologiques (Fuchs, 2009 : 130) pour les praxématiciens que pour les autres linguistes. Sur la base de données authentiques, on esquissera une proposition d'articulation des paradigmes en l'exemplifiant d'une part autour de l'actualisation des unités vouées à l'architecture des discours et à leur validation intersubjective (métapraxèmes) et, d'autre part, en reliant ces dernières à l'expression de la coprésence.

1. Praxématique et cognition

1.1. Assomptions théoriques

Le dialogue entre linguistique et neurobiologie, difficile et longtemps tissé d'attirance et de défiance mutuelles ou d'incompréhension réciproque, a été différé, des décennies durant. Le transfert de polarisation de l'attractivité a peu à peu compliqué l'échange qui a vu une discipline dite pilote, puis le *linguistic turn* céder le pas, pour

l'ensemble des SHS, à un (presque) tout cognitif, sous des formes variées. Les développements des neurosciences, particulièrement au cours des quinze dernières années imposent, en tout état de cause, l'urgence de nouvelles confrontations. Il se trouve que, dans la même période, les sciences du langage ont elles-mêmes intégré épistémologiquement un certain nombre de démarches en pragmatique, en analyse du discours et des interactions comme en psycholinguistique : elles recourent à des conceptions à la fois procédurales, actionnelles et incarnées (au sens de la prise en compte du rôle du corps percevant/agissant) dont participent, simultanément, les spécialistes de l'activité neuronale. Les essais de transposition d'une discipline à l'autre demeurent complexes, délicats et mesurés : c'est qu'ils nécessitent une réelle prudence (qu'on jugera due à la rigueur scientifique plus qu'à la hantise d'un réel phagocytage disciplinaire). G. Guillaume, voici plus de cinquante ans, était sans doute fondé à revendiquer la partition territoriale des modélisations : à la « physiologie cérébrale » - comme on l'appelait alors - les flux neuronaux ; à la linguistique, la systématique des processus de symbolisation (Valette, 2006 : 101-103). Reste que les travaux en intelligence artificielle ont contribué à renforcer une tendance à la formalisation mathématique de certains linguistes, soucieux de restituer l'algèbre de la langue. Simultanément, les sciences cognitives, relisant un certain nombre d'oppositions traditionnelles (non seulement : corps/esprit mais encore homme/machine, raison/émotion...) ont initié un mouvement vers la contextualisation, l'affectivité, et le corps situé... toutes données expérientielles naguère rejetées dans l'idiosyncrasique, le particularisme et le bruit informationnel. S'il reste aux linguistes la trace des contenus psychiques sous ce qu'en manifestent les systèmes sémiologiques - des signifiés ainsi *vus du dehors*, comme le notait Guillaume (1948/1971 : 69) -, les indices des flux neuronaux n'en sont pas moins désormais accessibles ou quasi aux experts de l'imagerie cérébrale. Dans les deux cas, toutefois, tout reste affaire d'hypothèses et d'interprétabilité : du symbolique au matériel et retour, tel est le programme croisé qu'ont donc à s'assigner linguistes et neurocognitivistes.

Sur ce point, la praxématique a initié une proposition spécifique de réponse, articulée en axes complémentaires et non exhaustifs :

- comme linguistique énonciative du sujet praxique producteur de sens, elle a, à distance des tentations computationnalistes, questionné sous la surface des signifiants, les procédures des opérations mentales concrètement engagées - fût-ce dans le ratage ;
- comme analyse de discours, elle partage avec les conversationnalistes une approche émergentiste (moment par moment) du partage intersubjectif et de la coconstruction du sens dans une perspective de cognition distribuée ;
- comme arthrologie, elle pose aussi la plasticité et l'interdépendance, au sein du système linguistique, des catégories grammaticales et lexicales (comme en atteste la

grammaticalisation), contrairement aux assomptions du cognitivisme classique qui en prédéfinit l'opposition stricte et spécialisée ;

- comme linguistique anthropologique, enfin, elle souscrit à l'hypothèse localiste qui relie les schèmes expérientiels à ceux de l'organisation du message linguistique.

Sans autre prétention qu'au questionnement heuristique, ces orientations tracent à nos yeux quelques pistes possibles en vue d'un dialogue actif entre modèles énonciatifs et sciences cognitives. Au risque de faire la part (trop) belle à un cadre théorique qui s'est défini comme « linguistique des carrefours » (Lafont 1979), nous souhaiterions lui rendre justice d'une cohérence originale et d'une précocité que ne devraient pas démentir des développements actuels mais que ces derniers appellent bien entendu à renouveler à la lumière des travaux récents.

1.2 Parcours neuronaux et opérations actualisatrices

La cognition est généralement lue du côté de l'intériorisation et l'énonciation (donc le langage) comme une extériorisation. D'autre part, en élaborant une saisie mentale des réalités mondaines - les « objets », « situations » et « domaines » de la théorie des opérations énonciatives (T.O.É.) - et de leurs interrelations, le discours participe des modalités mêmes de leur interprétation. La linguistique énonciative a su intégrer par ses assomptions opératives une perspective délibérément cognitive pour rendre compte des processus sous-jacents, antérieurs à la dimension « proprement » linguistique : on pense à l'élaboration du *domaine notionnel* (saisi comme « système complexe de représentations structurant des propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif » (Culioli, 1995) saisie par l'occurrence énonciative, ou à la double tension lexicogénèse/morphogénèse qui extrait du pensable l'opération d'intellection menant au mot chez Guillaume. Toutefois, l'accent mis sur les « contenus de pensée » (Benveniste) et le dictum (Bally) a longuement privilégié sémantisme lexical (en atteste la circularité du concept de typicalité) et logique propositionnelle (structure de l'information dont le contenu est verbalement défini), au détriment des fonctionnements expressifs (symptomatiques), modalisateurs et évaluatifs (du reste également convoqués par l'image, la gestualité ou la prosodie...). Ces propositions demeurent du reste dans un cadre théorique immanent qui évite le rapport du sujet au réel, rapport auquel on substitue abstraitement le *pensable* (Guillaume) ou les représentations *physico-culturelles* qui forment la *notion* (Culioli).

Très tôt, en revanche, les postulats de Lafont (1978) ont posé, en continuité du guillaumisme, un temps concret d'actualisation et de praxis langagière relevant des flux neuronaux, inscrivant pleinement sa démarche dans une continuité matérialiste. Le modèle a par la suite convoqué la notion d'*endothème* (Lafont 1994 : 38, 53-54),

ou « activité productrice mise en inconscience pratique » pour situer le travail, enfoui sous l'épaisseur conceptuelle, de préparation à la délivrance du message. Ce niveau - supérieur au biologique -, correspond précisément, dans les travaux néoconnexionnistes, à celui du subsymbolique qui, formé de composantes des symboles par propriétés différentielles, couple les fonctionnements neuraux au niveau conceptuel (Rastier, 1991 : 114). Des relations entre ces sous-symboles émergent des « schèmes complexes d'activité » (Varela *et alii*, 1993 : 148) qui produisent la signification. On proposera d'y lire l'origine et l'instance de supervision des schémas et autres opérations cognitives qui constituent elles-mêmes les bases neurales de l'activité linguistique (généralement associée au niveau symbolique des représentations : prédicats, opérateurs, catégories...). Ce même niveau endothématique gère aussi les opérations sensori-motrices à finalité expressive/communicationnelle et leur réitération mentale.

On y verra le double lieu de la programmation du message : non seulement de la sélection des unités sémantico-pragmatiques pertinentes (les *praxèmes*, supports de l'étranglement de la signifiante/ réglage du sens) mais encore de la mise en spectacle de l'énoncé : opérations (par les unités grammaticales : *parapraxèmes*) d'actance et de modalisation, prises dans la stratégie discursive et le texte (au sens de la cohérence discursive, elle-même soumise à actualisation). Cette délivrance du message linguistique repose, en toute cohérence pour une linguistique praxéologique, sur l'ensemble des ressources du corps et sur son homologie avec les schèmes expérientiels (sensori-moteurs ou praxiques en particulier). Cette extension à la notion d'*actualisation polyorganique* (Lafont 1994) entre ainsi en résonance non seulement avec l'hypothèse localiste (Petitot 1989) mais encore avec le point de vue éactiviste défendu par Varela *et alii* (1993).

Le rapport au réel s'initie donc dès l'en-deçà de la conscience linguistique, en endothème, relais de la cognition, médiation entre les ressources du corps pulsionnel et celle du système linguistique. En cette proposition de saisie liminaire du langagier par ce qu'en projettent les données du corps percevant/conceptualisant/communiquant sous la ligne de la conscience, réside sans doute un apport original de la praxématique.

Les approches classiques de la cognition reposent par ailleurs sur une conception centralisée, séquentielle (et non distribuée), peu compatible avec la conception praxématique du tuilage des fonctionnements actualisateurs (enchevêtrement de l'*à-dire*, du *dire* et du *dit*) et la multimodalité de la mise en discours (fonctionnements voco-verbaux gestuels), relevant ensemble d'une perspective actionnelle. Au contraire, les réflexions issues du néoconnexionnisme insistent sur le traitement en parallèle des opérations mentales et de la polyfonctionnalité de certains neurones qui peuvent associer motricité gestuelle, perception et expression langagière : la cognition, désormais, renoue, sous la ligne de la conscience (en endothème !), le lien entre percept, concept et action,

fait corps avec la communication verbo-gestuelle comme avec les objets de l'environnement. Cette convergence de vues plaide assurément en faveur d'une mise en relation interdisciplinaire.

Aussi, pour mieux les mettre en présence des hypothèses modélisatrices dans les travaux sur la cognition, c'est plus précisément des processus de la langue parlée en particulier que l'on proposera d'inférer des observables relevant du temps d'élocution (*dire*) déjà rapportables en théorie à ceux de programmation (*à-dire*) et de capitalisation des énoncés (*dit*). Le postulat de cette triple instanciation recouvre précisément le mouvement d'exercice traditionnellement dévolu à la *pensée* (notamment dans la relation anticipation/mémoire à court et long terme).

2. Métapraxèmes et grammaire en interaction

2.1 Articulateurs du discours et saisie de l'Autre

Dans le cadre générique susdit où cognition et données linguistiques sont conçues comme *faire émerger* (Varela *et alii*, 1993 : 278-281), les particules discursives (*tu sais, ah bon, ouais, hé/hein, oh non...*) constituent, au même titre que la rythmicité du fil élocutif (Barbérís & Madray-Lesigne, 1992), des observables privilégiés pour examiner l'intégration, dans/par le discours, des phénomènes expérientiels et cognitifs. Supports de l'actualisation de segments énoncifs (constituants et/ou unités de construction de tour), ils participent aussi des fonctionnements métadiscursifs, et en exhibent la réflexivité tout en assumant un point de vue allocentré (explicite dans *tiens !, tu vois, écoute...*). Nous proposerons de lire ces unités segmentales (et leurs corrélats suprasegmentaux) en interfaces *métapraxémiques* - celles de la régulation intersubjective des échanges comme de la délibération dialogique du sujet producteur de sens - vouée à la mise en partage (empathique ?) des états mentaux (suite à l'intégration de phénomènes) ou, pour souscrire à une terminologie plus récente, à la cognition distribuée.

Une première illustration de la polyfonctionnalité métadiscursive d'un marqueur peut-être trouvée sous une série d'occurrences d'une même unité déclinées dans les exemples [1] à [3]. Au sein des deux séquences suivantes, dotée d'un même contour intonatif interrogatif, la particule *hein* recouvre un effet de sens différent, voire inverse selon son placement dans le tour de l'adressé ([1], l. 2 : marque d'incompréhension) en fin d'énoncé du locuteur en exercice ([2], l. 1 : demande de validation) ; toujours en [2] (l. 3), dans un troisième cas de figure, hybride, le morphème forme à lui seul un tour question (comme en [1]) qui assume une fonction régulatrice de vérification de la bonne réception de l'information, proche de celle de [2] :

[1] (Ces1) *Au cours d'une interaction de service, un usager de la poste (X) propose à l'agent E de récupérer une pochette oubliée par son voisin au guichet²*

E	1	vous pouvez nous la donner
X ₁₂	2	hein
		↑
		<i>distrain</i>
E	3	on la lui donnera
X ₁₂	4	vous voulez la prendre
		↑
X ₁₂	5	oui / oui oui

[2] (Sér1) *Le guichetier A indique au client (X₆) son mauvais usage des enveloppes chronopost.*

A	1	si possible il ne faut pas les coller / hein
		↑
		<i>regard en direction de la balance sur laquelle A vient de poser le pli de X₆</i>
X ₆	2	ah d'accord
A	3	hein
		<i>demande d'approbation</i>
X ₆	4	^o d'accord ^o

Le réglage du sens s'effectue sur la base de sa coproduction et de la plasticité des ressources linguistiques : on sait à quel point la grammaire ou la lexicographie peinent à rendre compte du classement fonctionnel de la classe d'interjections observée, pour ne rien dire de l'aporie qu'il y aurait à y voir pure émanation émotive ou paralinguistique. La pulsion communicative (Lafont 1978 : 46 sqq.), condition et résultante de l'intersubjectivité, est bien à l'œuvre ici, qui recouvre les catégories conversationnelles de phatique, de ponctuant ou de régulateur. En l'occurrence, elle ouvre plus précisément au débord de la production de sens purement linguistique sous le format de cette actualisation métapraxématique : *hein* opère en effet au niveau de l'organisation schématique à la fois du texte (comme ensemble des énoncés produits et délivrés) et de la relation interpersonnelle. Cela tient précisément à son allègement sémantique (par rapport à un énoncé syntagmatiquement plus décondensé) qui ramasse sur son programme de sens dense et monosémique (schème procédural) consubstantiellement l'appel à/le maintien de l'attention sur le dit et l'organisation de l'interlocution. Ce formatage en brièveté formelle et en économie de sens rend ce type de morphèmes disponible pour jalonner (et donc articuler) le discours, en coconstruction. On peut trouver en [3] une nouvelle illustration de cette bivalence dans l'expression de formes-échos qui témoignent, sur le fil du dire, de la projection de la pensée du parleur sur celle de l'écouteur : *hein* → *mh* (l. 5-6) :

[3] (Sér1) *L'agent chevronné A souligne les étapes d'une procédure de service en cours à son stagiaire en formation (B) en s'aidant de l'affichage informatique et des bordereaux à imprimer.*

A	1	non voilà regarde tu vois ce que je te disais 263 l'adresse que qu'il fallait relever sur
-B	2	(o)ui
	3	les CCP voilà tu mets ça et ensuite tu passes le: ce petit/ ce petit t[B]uc c'est/ voilà
-B	4	(o)ui
→	5	ça te: ça t'annule bon on te dit «t... telle opération annulée»/ hein allez F4/ madame <small>(une dame se rapproche du guichet)</small>
-B	6	mh

À dessein, nous venons de convoquer une forme limite sous la marque d'assentiment proférée lèvres closes (qui interdisent l'articulation de la voyelle : *ah*). Appariée à la particule *hein*, elle assigne à la vocalité signifiante non verbale le retour du corps, aux marges du linguistique. C'est qu'elle relève, avec la mimo-gestualité communicationnelle, d'un même niveau métapraxémique et des saisies globales (et précoces) de la pensée en acte de langage, au débouché immédiat de l'endothème.

Mots du discours, particules énonciatives, marqueurs discursifs ou de structuration de la conversation, etc. : les théories énonciativo-pragmatiques multiplient, sous ces dénominations/catégorisations, les angles de traitement de morphèmes dont la diversité n'est subsumée au large que par leurs propriétés globales de connexion ou de modalisation qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Précisément, le concept de métapraxème, en ce qu'il situe en amont de leurs caractères linguistiques et des fonctionnements assurés par une classe ouverte en glosogénie de ces marqueurs, permet de déjouer le caractère peu opératoire de la recherche d'une catégorie énonciative ou pragmatique définitoire englobante, alors même que les travaux concernés portent très souvent sur un niveau de fonctionnement (pragmatique, énoncif, logique, textuel...) de ces particules fondamentalement polyfonctionnelles. L'option théorique retenue (leur statut de métapraxèmes) maintient de plus lesdits morphèmes dans la perspective d'une saisie de positions différentielles d'interceptions énonciatives (et cognitives). La production du sens a en effet été trop longtemps dévolue aux unités lexicales (praxèmes), voire, plus récemment (et dans une moindre mesure) aux unités grammaticales (parapraxèmes). Or les articulateurs du discours, constituent plus que des états dans l'élaboration de l'interprétation. Ils convoquent des schèmes dès la pensée du parleur, mis en partage avec l'écouteur. À la différence des parapraxèmes qui étalonnent directement le rapport du réel à la réalité, les métapraxèmes marquent en effet un déboitage du réel à l'intérieur de la praxis linguistique. Comme indices des connexions internes au discours, ils enregistrent les relations entre les schèmes praxiques, de l'actance et de l'expérience sensori-motrice. Lafont

les pose comme marqueurs de l'*arthrologie du réel*, c'est-à-dire du découpage et de la hiérarchisation linguistique des phénomènes et objets du monde. Unités linguistiques, les métapraxèmes instruisent dans le temps de la parole à la fois l'ordonnancement du dire et la prise en compte de l'Autre au sein de la hiérarchie des données expérientielles. La séquentialité du partage interactionnel - et de la co-construction du sens - croise en effet le traitement dans la pensée du parleur de l'élaboration du message linguistique. Sous ce que l'on dénomme généralement les (dys)fluences du dire, se donnent à saisir les marques d'opérations qui empruntent à la fois aux structures morphosyntaxiques (données expérientielles pré-câblées et stabilisées comme telles s'il en est) et aux contraintes de la situation pragmatique. Ces deux ordres de ressources se conjuguent moment par moment dans la délivrance de l'énoncé et le temps de la parole. À cette observation, nous relierons une hypothèse, développée *infra* en 2.5, selon laquelle les métapraxèmes relaient formellement le critère central de réalité du discours (*je*) pour l'expression du présent et de la co-présence dans la pensée du locuteur et du colocuteur.

2.2 Alignement intersubjectif et proactivité

Les séquences textuelles injonctives, narratives et descriptives - en particulier à l'oral - font régulièrement recours à des formes d'adresse et d'interpellation. L'indication d'itinéraire ou le discours formatif les sollicitent de même ; on en retrouve encore d'autres attestations dans les coordinations d'activités. Ces manifestations variées dont les contextes et la généricité sont différentielles, ont en commun de s'étayer de marques de personne non subjective (*antiontives* pour Tesnière) pour projeter la réalité regardée du Même en réalité regardante pour l'Autre, dans l'interlocution. Sous ce projet même, il est l'à-venir en miroir du sujet parlant. Dans la relation en face à face, le *tu* réfère à l'autre dans l'espace ; en synchronisation interactionnelle, notamment pour l'alignement coopératif, il devient aussi l'autre dans le temps. Quelle que soit la tradition énonciative en la matière, l'indexicalité des pronoms personnels recouvre des orientations de parcours mentaux distincts : comment l'alternance ainsi dégagée participe-t-elle d'un effet perlocutoire à la source de l'alignement intersubjectif et du foyer d'attention en coénonciation ?

Les objets de l'analyse vont des impératifs (en allègement sémantique : *tiens, regarde...*) aux supports lexicaux disjoints (tels les pronoms accentués : *toi, tu...*) en passant par les formes de P2 de verbes intellectifs (*tu sais*) ou perceptifs (*tu vois*) et aux interjections. Toutes ces formes s'avèrent liées à la gestualité signifiante, au corps communicant. Comme rappelé en 1.2, on peut y rapporter les observations contemporaines de la neurologie : le siège cérébral de l'activité sensori-motrice se confond

avec celui de l'activation des zones en jeu pour leur traduction verbale. On y lira une première explication de la valeur proactive associée *supra* aux formes en P2. À titre d'illustration, l'exemple suivant enregistre les indications d'un agent de La Poste (A) à un novice (B).

[4] *A adresse à B diverses interpellations et injonctions qui balisent un espace interpersonnel d'actions typiques/occurentielles à accomplir pour apprendre à ouvrir un nouveau compte courant.*

A	1	n... oh si bon là tu t' en vas en deux cent dix // et là i(l) te faut (!) (!) (saisit au clavier les opérations décrites)
	2	tout faire tu vois deux cent dix / et deux cent dix là: tu vas en
	3	nature alors de là tu tu vas et i(l) te faut cocher toutes ces cases
	4	tu vois / montant / combien elle verse / [...] (désigne la configuration affichée à l'écran)

On observera d'abord dans cet extrait la confusion entre la portée locale et instanciée des formes antiontives : *tu t'en vas* (l. 1) recouvre à la fois une procédure effectivement réalisée par le locuteur, et projetée comme ultérieurement reproductible par l'interlocuteur. Mais il prend aussi la valeur de tutoiement générique dont l'effet est plus marqué encore sous *i(l) te faut tout faire* (l. 1-2) ou encore *i(l) te faut cocher* (l. 3). À l'inverse, à deux reprises dans l'extrait *tu vois* (l. 2 et l. 4) est à la fois le constatif d'accompagnement face à l'écran partagé et le ponctuant jalonnant les étapes de la procédure en attention conjointe tout en convoquant réellement l'acte de perception visuelle. Dans un contexte similaire (la suite de la procédure de service précédente) et d'injonctions du même type, l'extrait suivant atteste de l'activité de réception :

[5]

A	1	c'est 1 / tu vois / un enfant c'est un mineur c'est 1 / particularité ^(a) (!) (!) ↑
	2	1 sinon si c'est un majeur zéro / ensuite le compte local ^(b) / s'i(l)
	3	veut pas de compte local/ c'est rare hé en principe i(l) veut
-B	4	↑ mh
	5	toujours un compte local voilà / et là c'est pareil tu es 1 monsieur
	6	voilà tu es 1 copie la date de naissance et tout ça / / c'est le
-B	7	d'accord
	8	premier truc que tu passes ^(c) après on te demande de passer la... / la
	9	demande et après la fiche 1 ter // et après on te pas... on te demande
	10	de passer le livret // et le livret on t' inscrit tout quoi ///
-B	11	mh
<i>Légende</i> ^(a) Item de saisie d'un système d'options considérant la qualité du titulaire du compte. ^(b) Nouvel item indiquant la résidence dans ce bureau de Poste. ^(c) Procédure au cours de laquelle des consignes d'insertion de différentes fiches administratives dans le chargeur de l'imprimante apparaissent successivement à l'écran.		

L'interlocution repose sur la tenue de la piste principale (par A) et d'une piste de régulation (par B) : le réglage s'effectue au plan d'une attente de validation locale : *c'est rare hé ? → mh* (l. 3-4) et d'une demande de ratification valant, au point de transition du tour de parole, au plan plus global de l'ensemble de la séquence procédurale : [...] *tu es 1 copie la date de naissance et tout ça → d'accord* (l. 6-7). Une autre propriété émerge toutefois du présent extrait. On passe d'une invite à se mettre à la place du *je* à celle qui consiste plus abstraitement à devenir le sujet même de la procédure de service : *et là c'est pareil tu es 1 [=] monsieur* (l. 5). Cette série de valeurs et d'effets de sens manifeste l'aptitude du signifiant antionitif³ à conserver, même en cas de généralité (sous l'éballage de la personne notamment), une part sémantique de l'activité symbolique de la deixis dans les évocations détachées et imaginaires. On y verra un effet de composantes du symbolique : une remontée, sous l'abstrait de la conscience, de l'éprouvé du corps agissant et de la perception de la personne non subjective comme fracture de l'être de parole.

Il est notable que, comme on vient de le constater, ces transitions en discours et en cours d'action où sont convoquées attention et participation conjointes soient aussi, souvent indistinctement, des marques de l'architecture du tour de parole et de l'énoncé. C'est qu'elles articulent non seulement du discours mais, simultanément, des fonctionnements sensori-moteurs et des pensées : toutes catégories phénoménales inscrites dans des parcours mnésiques - et appelées à se muer en savoir-faire procéduraux - que le coénonciateur est appelé à rejouer, par empathie...

2.3 Traces de catégorisation et actualisation métapraxémique

Au principe de la notion même d'actualisation et de la programmation en instances temporelles au recouvrement mutuel réside la dynamique des processus. Le balayage de ces derniers entre continu (le flux vocal, en particulier, la motricité rythmo-gestuelle) et discontinu (ce que la tradition appelle marques et niveaux d'unités linguistiques : texte, proposition, syntagme, morphèmes, phonèmes...) fonde même la nature séquentielle des opérations : les instances programmatoires du dire/dit/à-dire fonctionnent sur la base de cette alternance consubstantielle. En d'autres termes, le mouvement assure l'équilibre des tensions et permet l'accomplissement... comme pour l'effort du cycliste. Il est utile d'insister sur la productivité opératoire de cet apport qui ne se limite pas à décrire la mécanique de règles de compétence par hypothèse mais s'avère connaître des retombées dans la praxis linguistique des opérations discursives elles-mêmes. Au-delà du langage, les autres interfaces informationnelles assurées par la perception concourent bien entendu à la cognition. Toutefois, le langage, dans son usage situé, vient structurer et représenter notre savoir sur le monde pour en garantir la

transmission, la modulation et la pérennité. L'énonciation, précisément, organisant les repérages spatio-temporels, les articulations conceptuelles, plus ou moins détachées du réel et de l'immédiateté et, *in fine*, les formulations que nous cherchons à adapter à nos visées, constituent le mode de transition privilégié entre perception, cognition et action. Reste posée, évidemment, la question de la stabilité des ressources. Commençons toutefois par rappeler le fonctionnement de leur émergence.

Notre subjectivité, qu'elle soit formalisée linguistiquement ou médiée par les sens, est aussi notre critère central de réalité empirique. Elle convoque des hypothèses sur le réel que seule notre conscience peut valider. Dans l'intersubjectivité, en revanche, nos postulations sur le monde peuvent s'étayer de la négociation avec autrui. L'interaction met au jour (l'« objectivant » en mode externe) un des fonctionnements fondamentaux par lesquels l'esprit projette ses interprétations afin d'en inférer les déductions utiles pour vérification. Non seulement le discours en interaction révèle le bouclage du sujet sur sa conscience (et sa conscience *de*) mais encore en constitue la teneur. Si l'expérience peut passer à la fois par le cognitif et le langagier, la différenciation des formes est propre aux opérations linguistiques. De là vient que nous conservions du modèle ternaire guillaumien le jeu systématique de *positions* que viennent actualiser et incarner les signifiants. Pour cette raison, la saisie globale, indéterminée (en Même de similitude : *idem*) d'une référénciation potentielle (*in posse*) est proche de la perception. Elle n'en est toutefois qu'une image, peut-être, si l'on suit l'hypothèse guillaumienne, une interception mentale. Il s'agit, en ce sens, déjà d'une réversion conceptuelle et pré-énonciative du percept. On peut lire de même les autres positions d'actualisation : ce dont est iconique la saisie en *idem* analogique (et l'*in fieri*), c'est la notion même de transition, de représentation intermédiaire, non stabilisée, émergente, aux bornes non (encore) assurées. Pour cette raison, la classe de formes signifiantes reste ouverte, perméable aux co(n)textes. C'est encore le cas pour l'image de la subjectivité réalisée (et l'*in esse* de la chronogénèse guillaumienne).

Nous venons d'insister sur l'apport de la praxématique à la production du sens sous les instances actualisatrices. Le dynamisme des opérations est toutefois au cœur de l'ensemble des lectures énonciatives. La *notion* culiolienne se laisse saisir de la sorte. Nous en schématisons très sommairement ci-dessous le processus pour les besoins de l'exposé et de la mise en dialogue des apports théoriques.

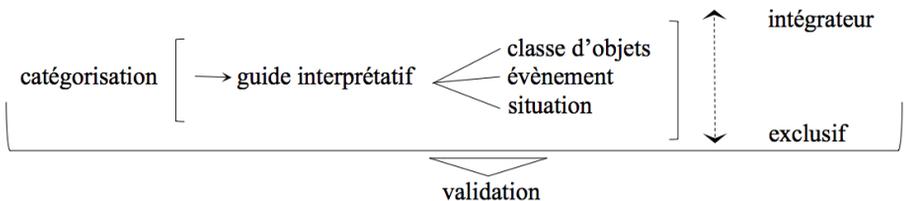


Figure 1 : opération de distinction/reconnaissance de la notion

À partir d'un champ catégorisant, le processus interprétatif dégage le domaine notionnel en le faisant rouler sur les phénomènes référentiels concernés sur la base d'un mouvement qui le situe entre ou au-delà des bornes internes et externes pour le ratifier (au moment de la coénonciation). Précisément, valider l'interprétation consiste à adhérer au statut de la notion en tant que telle, en d'autres termes, la *reconnaître*.

Les exemples [6] et [7] sont extraits d'un corpus recueilli au cours d'échanges téléphoniques entre un policier (P) et un opérateur (OP) d'un centre de vidéosurveillance urbaine au cours d'une nuit de carnaval. Le problème des interactants consiste à dégager au sein de la foule, sous la pluie battante, grâce aux images des caméras manipulées par OP et disponibles à distance pour P, un groupe supposé perturbateur du point de vue de la sécurité publique.

[6] *P conteste l'identification par OP du groupe recherché sur les images exhibées ; le problème vient du caractère insuffisant des instructions qu'il a reçues pour repérer et suivre le groupe à partir du dispositif de vidéosurveillance*

P	33	[...] je / je je suis pas sû- je pense qu'il		
P	34	y a également des gens qui regardent passer		
P	35	karakwel / karakwela / le spectacle des	>↑	<↑
P	36	antillais / c'est pas pareil&	↑	>
P	37		↑	<
OP	39	& [le spectacle ahHHhh d'accord] c'est pas pareil ah bé	>	<
OP	40	on m'a pas informé [tu vois] / ahahaha	>	<
P	41		[ah	> <

Le programme de sens « surveiller le carnaval » implicite en fait de distinguer le spectacle festif d'éventuels fauteurs de trouble venus s'y greffer. Après exclusion de la notion « spectacle » en rapport à un dégagement de catégorie identifiante (groupe antillais « karakwela »), le nouveau référent est conceptuellement disponible. Le recyclage du commentaire explicatif *c'est pas pareil* du thème *spectacle* donne lieu à une intégration par le posthème *tu vois* apparié à la vocalisation *ah* (l. 40-41) qui enregistre la donnée nouvelle. L'alignement intersubjectif des deux changements d'états mentaux consécutifs (au prix d'une double rejection) passe par ces deux métapraxèmes (le verbe voir recouvre sa valeur métaphorique ici) synchronisés dans le temps de la parole après négociation du praxème (unité lexicale pratique de production du sens) « carnaval ». La catégorisation passe en l'occurrence non seulement par la verbalisation mais aussi par la pratique de monstration sur foi d'images vidéo partagées, redoublées de leur manifestation mentale.

L'opération de reconnaissance suppose, pour l'interlocuteur, une opération d'adhésion et, pour le locuteur, l'obtention d'une marque de cette dernière. À ce stade, encore émergent, se profile la stabilisation mentale du topique, au principe bien connu des divers modes de progression thématique : en dynamique fonctionnelle, tout apport nécessite un support, tout commentaire doit être rapporté à un thème. Il existe à ce stade au moins deux ordres de mouvement de discernement et d'intellection :

- un parcours notionnel, opération énonciative qui assure un balayage entre les bornes internes et externes d'un domaine notionnel, au sens de la T.O.É.
- une guidance inférentielle de l'écouteur, suscitée par le parleur qui assure ainsi la progression de son assemblage énoncif et étaye les contenus de pensée.

On peut postuler que ce double mouvement intellectif/énonciatif fait émerger puis stabilise la catégorie au plan symbolique. L'Analyse de conversation a repéré un point possible pour ce type d'opération énonciative : reversée au tour de parole, elle survient exactement au terme de chaque unité de construction de tour. Ces fameux espaces pertinents pour la transition de tour constituent assurément l'une des manifestations les plus observables de la cognition distribuée, au moins dans le cadre des marques intersubjectives qui nous intéressent. Reste à rendre compte de la nature des marques grâce auxquelles lesdits mouvements surviennent en discours et pourquoi, sous leur relative variété, elles sont *préférées* (c'est-à-dire spécialisées - non de façon exclusive mais en aptitude - pour ce faire). Nous associerons pour ce faire la notion, déjà sollicitée *supra*, de schèmes (au sens de ressources disponibles paradigmatiquement mais en programmes de sens qui ne sont pas déclinés nécessairement et exhaustivement), au statut des parapraxèmes, au sein des opérations mentales de construction de l'image de l'autre en discours.

Prendre au sérieux l'importance de la primitive logique et cognitive [EXCLURE-INTÉGRER] en pensée subsymbolique, qu'on peut rapporter à l'opérateur [DIFFÉRENCIER-IDENTIFIER] de la T.O.É., c'est tenter de la relier à l'ontogenèse. On relira cette perspective sous l'angle de la proposition initiée par Barbéris (1998 ; 2011) - le JE, critère de réalité du discours, s'élabore progressivement chez l'enfant comme extraction de « l'Autre de l'Autre » - et développée comme *allogénèse* dans Fauré (2011). La modélisation qui s'ensuit conserve de l'inspiration guillaumienne de l'actualisation selon la praxématique un découpage ternaire. Les signifiants forment les produits stabilisés en systématique différentielle des multiples opérations de saisie, en particulier au plan des opérations de repérage spatio-temporels et de personne. Toutefois, pour rendre compte des opérateurs du transfert de la pensée du Même à celle de l'Autre, observés plus haut, il convient de poser une alternative au modèle égocentré de la deixis. Obtenir la validation d'autrui, c'est d'abord se mettre à sa place, se projeter comme autre. L'alignement intersubjectif s'obtient à ce prix. Or le déboitage du fil du dire dont participent consubstantiellement

les métapraxèmes, comme on l'a précédemment noté, est précisément plein des balayages primaires de la différenciation. Ceux-ci ont même nourri des interfaces sensori-motrices et perceptuelles et en conservent la trace sous les schèmes de sens stabilisés (la *valeur* sémantico-pragmatique des programmes de sens).

2.4 Des marques aux schèmes... et bouclage

Ces considérations empruntent évidemment à des constats classiques notamment du constructivisme piagétien sur la formation de l'image mentale comme transformée de l'expérience actionnelle de l'être au monde. Nous proposons d'y adjoindre l'observation des marques symboliques du partage cognitif qui vaut pour une culture et une communauté linguistique données. On y pourra lire les résultantes de processus rétroactifs qui permettent de ne pas réduire le symbolique à des procédures internalistes, pour l'ouvrir plutôt à l'intersubjectivité comme instance auto-organisée et espace d'ajustements mutuels. Les chevauchements de parole constituent à ce titre un précieux observable : rarement traités pour leur dimension proprement coopérative dont ils marquent l'émergence, ils participent pourtant des phénomènes saisis comme empathiques. Ils constituent de fait avant tout des mises au jour de la propriété d'alignement sur la pensée de l'autre dont on infère le déploiement dès les prémisses énoncées.

[7] Sér.1 - Suite à une demande d'explication de la Caisse Nationale d'Épargne, l'agent de contrôle (D) a constaté une contradiction dans les pièces administratives traitées la veille par son collègue lors de l'ouverture d'un livret de Caisse d'Épargne par la mère de la titulaire (mineure) au guichet. D vient demander à l'agent A la version conforme à l'attente de la cliente d'après son souvenir de la transaction.

81.D	23	[...]	donc c'est à l'âge de seize ans
			↑
82.A	24	ouai:s à l'âge de seize ans / c'est celle de: comment è(lle)	
			(!) (!)
	25	s'appelle de//de Laval là tu sais celle qui vient apporter le	
		<i>claquement de doigts</i>	
D.	26		[ah ah bé oui (!) (!)]
	27	courr. [oui: seize ans] / / / oui là c'est pareil *h	
			(!) (!) (aspiration)
D.	28	ah oui oui je vois	
		<i>D s'éloigne et A se tourne vers B et C</i>	

Dans l'extrait retenu, le premier *ah* (l. 26) est exclamé : la réaction relève davantage de la trouvaille que de la surprise dans la mesure où elle marque l'intégration en mémoire

discursive d'une information dans un contexte de repérage (identification d'une personne connue par rapport à son dossier). Cette particule est elle-même suscitée en complétude et par approximations successives par les indices invitant à retrouver le référent : *c'est celle de: comment e(lle) s'appelle de // de Laval là*. Le *là* de clôture précède une pause qui sert d'espace pertinent pour la prise de tour. L'interjection occupe cette place transitionnelle en saisie globale (de ce fait parallèle du défaut de nom propre ou de caractérisation plus précise) et accuse réception de l'information sur ce même mode. Le guichetier prend étau de cette guidance pour relancer son tour de parole grâce à l'évidentiel *tu sais* : cette ressource du copilotage permet de poursuivre la procédure descriptive (*celle qui vient apporter le courr-*). Cette fois c'est la réaction interjective se fait plus explicite (couplage de la particule avec l'adverbe *bé* et la prophrase *oui* pour former un constat évaluatif et ratifiant l'induction épistémique de *tu sais*) de sorte que le chevauchement *autorise* l'inachèvement qui, lui-même, marque l'intercompréhension.

Ces notations montrent à quel point des formats globaux et peu explicites, voire des marques d'interruption, peuvent s'avérer autant de ressources efficaces pour la construction progressive d'un espace intellectif partagé. Du reste, une propriété des morphèmes observés nous arrêtera : la vocalisation interjective, si propre à exprimer la surprise, est aussi apte à répondre à une attente ; la grande fréquence attestée à l'oral de ponctuants sollicitant des formes atones (et allégées) de personne non subjective (*tiens, tu vois, écoute...*) souligne le lien entre la construction de l'attention partagée et l'alignement sur le point de vue de l'autre. L'espace intersubjectif devient ainsi objet d'une focalisation qui apparaît comme le produit d'un traitement par oblitération (ou mise en inconscience) de ce qui n'est pas pertinent. Un parcours se dessine qui s'étaie de formes sémiotiques disponibles et validées dans des contextes de repérage notionnel où elles ont un rôle de noyau, plus central, attracteur. Aussi, en dépit de leur allègement sémantico-pragmatique, ces formes verbales conservent une coloration perceptuelle d'arrière-plan : la teneur sémantique d'un verbe comme *savoir* est conservé dans son acception globale (son programme de sens). Les prémisses induisent les allants de soi intersubjectifs... Comment ne pas voir sous ces fonctionnements langagiers si rudimentaires en apparence et pourtant si efficaces en termes communicationnels la trace discursive d'opérations plus génériques (au point d'être ambivalentes) et, en deçà, de schèmes procéduraux assurés de façon préférée en particulier par les neurones miroirs ?

2.5 Présen(ce)/t et état mental

Un des observables directement concernés a pourtant rarement été identifié et décrit dans ce cadre analytique et me paraît inciter également à un certain déplacement à

l'intérieur de la praxématique. Il s'agit des cadrages énoncifs de la mise en texte dont les opérateurs assurent la transition entre divers niveaux de fonctionnement linguistiques et communicationnels. Les plans d'énonciation, de même que l'architecture des relations au propos ou encore la progression de l'information, en relèvent, en effet : toutes ces régulations internes au discours reposent bien sur la réflexivité qui permet le basculement du dire vers le dit et l'à-dire. En convoquant par ailleurs la notion d'actance au sens de Tesnière à laquelle elle associe les programmes de phrase en Être et en Faire, la praxématique paraît très proche de la proposition théorique de Col *et alii* (2010) qui voient dans la *scène verbale intersubjective* la résultante d'une compositionnalité gestaltiste (et non plus formaliste). Au demeurant, la conception même de l'actualisation pose un enjeu matérialiste qui évite les pièges de la notion de « représentation » tout en conservant la dimension interprétative (Varela *et alii* 1993 : 193) et de convocation de réalités mondaines sous la valeur étymologique de « rendre présent » (et non de « présenter à nouveau » qui supposerait une discontinuité dualiste) - que revendiquent aussi Col *et alii*.

Comment ce présent (d'énonciation) devient-il atemporel (Voir Col *et alii*) dans les formes métapraxémiques *Tu sais, tu vois...*, et comment la forme personnelle non subjective y paraît-elle atténuée ? Cette saisie, au présent de l'indicatif, le temps de la présence (et du critère de réalité du discours), nous intéresse précisément non seulement parce qu'elle suspend la chaîne du dire à un niveau métadiscursif, en quelque sorte comme l'arrêt d'un regard conscient sur le *dit* (voire sur l'*à-dire*) mais également en ce qu'elle signe aussi une relation en cours à un besoin de bouclage intersubjectif (recherche de captation et de formatage interprétatif). Ce présent, convocation et instanciation de co-présence, anime le corps du sujet parlant mais aussi celui de l'autre percevant, coproduisant. Il a fourni la matière rhétorique d'un trope (dit *de présence*) : l'hypotypose, qu'illustre le fameux récit racinien de Théràmène (*Phèdre*, V, 6). Or cette image de la confrontation (mise en présence), qui formate l'image dans la pensée de l'écouteur de l'attention par l'instantanéité est elle-même la résultante d'une dynamique opérative. Le signifiant composite qui regroupe plusieurs morphèmes spécialisés [adressage+ présent+ contenu notionnel du verbe de perception/ de connaissance...] est bien ici un simulacre d'état incarné qui supporte un alignement expérientiel avec la pensée d'autrui. Il pourvoit dans le cadre d'une action distribuée les instructions invitant l'interlocuteur à se rattacher à la pensée en cours tout en proposant un cadrage interprétatif (résomptif, notamment) de ce qui précède et de ce qui va suivre au cours de l'assemblage énoncif et du cours d'action. La fonction instructionnelle d'opérateur de balisage (ponctuation, régulation, structuration) des métapraxèmes est précisément induite de ce balayage au principe des instances actualisatrices

(à-dire/dire/dit). Comme ressource orientée, le cadre mental ainsi verbalisé suscite une double fonctionnalité intersubjective : à la fois un espace mental de repérage conceptuel et un engagement (au sens rythmique, dont le marqueur de ponctuation est iconique au plan vocal et à celui de son placement syntagmatique) sensori-moteur de portée perceptuelle et actionnelle. Facteur de cohésion discursive, le métapraxème offre une forme plastique, dont les composantes subsymboliques usent des ressources perceptuelles et actionnelles (schèmes sensori-moteurs) vraisemblablement associées aux neurones miroirs : l'hypothèse gagnerait, en tout état de cause, à être vérifiée expérimentalement.

Conclusion

Observables, les matérialités discursives sont instables. Dans le cas des métapraxèmes, cette plasticité est plus particulièrement corrélée à la fenêtre qu'ouvre leur actualisation sur l'émergence des structurations conceptuelles, ainsi partiellement manifestées en discours. Précisément, ce présent de la langue en mouvement (« l'actualisation dans l'actualisé » selon Lafont 1991 : 228) qui intéressait fondamentalement un G. Guillaume, peut fasciner à bon droit un spécialiste de l'imagerie médicale et des neurosciences. Le premier évaluait la conceptualisation comme ce que nous appellerions une émergence : celle de l'*acte de langage*, issue d'une activité de pensée, s'actualise en expression. Cette démarche demeure un acquis, revisité, en praxématique. Le second observe des indices (par des médiations sémiotiques de visualisation par affichage, appelées *idéogrammes*, des cartes corticales schématisées par IRM), ceux des parcours des flux sanguins qui innervent les zones cérébrales d'activation et de stimulation neuronale ou encore - sous les tracés EEG de variation de voltage - ceux de l'activité électrochimique de la communication neurocellulaire. Ces deux séries de modélisations, linguistique et cognitiviste, approchent à coup sûr le dynamisme des processus mentaux, en particulier ceux associés au langage.

Pour les rapprocher davantage, nous faisons droit à des conceptions néo-connexionnistes et énaactives, qui convoquent une conception du corps percevant-communicant projetée « moment par moment » et non rigidifiée en représentations localisées (Damasio, 1994/2010 : 200). Comment ne pas projeter cette approche mémorielle du corps sur la réversion cérébrale des données langagières, qui en hérite en phylogenèse et les façonne dans la profondeur de l'endothème, en vue de leur actualisation ? Ainsi quelle que soit l'importance des aires de Broca ou de Wernicke dans ces fonctionnements, toutes relations aptes à se cristalliser en systèmes symboliques différentiels sont d'abord et avant tout faites de la fluidité de mouvements d'opérations complexes. Ces derniers surviennent du neuro-cortical vers le subsymbolique, au sein d'un espace qui n'est qu'en partie physique et participe de la formation de l'imagerie mentale.

Si l'on sait illusoire la lecture des pensées sous les idéogrammes des instanciations cérébrales, il reste en revanche possible de questionner l'apparence des flux, leur sémioticité électronique qui disent les mouvements sanguins ou les localisations d'intensité électrique. L'objet serait non plus de corrélérer ces derniers à la résolution de tâches sommaires, mécaniques et en système fermé mais bien de comparer des données complexes, en situation, faisant recours à des signifiants identiques mais à la portée différente, selon leur lien au corps, à l'action, aux instanciations rythmo-temporelles, à l'engagement intersubjectif... L'instrumentation rigoureuse à laquelle recourent les neurosciences offre en effet de nouvelles perspectives empiriques pour la communication intersubjective (Rizzolatti et Sinigaglia, 2006 : 151-203), la réflexivité (Damasio, 2010/2012), ou l'ordre de traitement des unités énoncives (Fauconnier, 1991 ; Col *et alii*, 2010). La condition méthodologique consiste toutefois à ne pas isoler de leur cadre naturel les mécanismes de production envisagés : celui de praxis intersubjectives situées où jouent perceptions, affects et régulations discursives.

Cette part expérimentale peut être envisagée à l'oral en collectant, comme l'ont revendiqué les conversationnalistes, des réactions à des énonciations en interaction et en cours d'action. Sur ce plan, loin d'être marginaux dans les mécanismes de production du sens, les métapraxèmes, informent singulièrement des opérations enfouies, au carrefour des mouvements corporels, conceptuels et linguistiques, au-delà de leur lecture régulative ou de leurs descriptions sémantiques traditionnelles. À leur propos et non seulement, les propositions praxématiques nous semblent aptes à intégrer les divers apports disciplinaires qu'on vient de décliner succinctement : elles offrent surtout de participer de la nécessaire refondation anthropologique de la praxéologie, linguistique ou non, de l'être concevant/interprétant en favorisant de nouvelles mises en dialogue épistémologique.

Bibliographie

- Barbérés, J.-M. 1994. Indiquer son chemin au passant : rôle cognitif et discursif de l'orientation générale. In : Barbérés, J.-M. (dir.) *La ville : arts de faire et manière de dire*. Montpellier : Praxiling, Presses de l'Université Paul-Valéry. p. 77-98.
- Barbérés, J.-M. 1998. Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet. In : J.-M. Barbérés, J. Bres, P. Siblot (coord.), *De l'Actualisation*, Paris : Cnrs Éditions. p. 239-261.
- Barbérés, J.-M. 2011. Les indices de première et de deuxième personne dans les énoncés généralisants : une actualisation émergente de la subjectivité ? In : van Raemdonck, D. (éd.). *L'actualisation. Actes du XIIème colloque international de l'AIPL* (Bruxelles, juin 2009). Limoges : Lambert Lucas.
- Barbérés, J.-M., Madray-Lesigne, F. (éds.) 1992, *Langage, cognition, expérience pratique. Cahiers de praxématique* 18, Montpellier.
- Col, G., Aptekman, J., Girault, S., Victorri, B. 2010. Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques. *CogniTextes*, volume 5. <http://cognitextes.revues.org/372> [Consulté le 07/01/2014].

- Culioli, A. 1995. *Cognition and Representation in Linguistic Theory*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Damasio, A. 1994/2010 (trad. fçse). *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Damasio, A. 2010/2012 (trad. fçse). *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des Émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Détrie, C., Siblot, P., Verine, B. (dir.) 2001. *Termes et concepts en analyse du discours. Une approche praxématique*. Paris : Champion.
- Fauconnier, G. 1991. Subdivision cognitive. *Communications*, n° 53, Sémantique cognitive, p. 229-248.
- Fauré, L. 2011. L'émergence personnelle de l'autre : entre faits de langue et données interactionnelles. In : B. Verine et C. Détrie (éd.) *L'Actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges : Lambert-Lucas, p. 47-70.
- Fuchs, C. 2009. La linguistique cognitive existe-t-elle ? *Quaderns de Filologia. Estudis lingüistics*, vol. XIV, p. 115-133.
- Guillaume, G. 1948/1971. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*. Paris : Klincksieck/ Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lafont, R. 1978. *Le travail et la langue*. Paris : nouvelle bibliothèque scientifique, Flammarion.
- Lafont, R. 1979/1990. La praxématique : une linguistique des carrefours ? *Versus, Quaderni di Studi Semiotica* n° 23. Bompiani, Milan. Repris in : *Le dire et le faire*. Montpellier, Praxiling, p. 253-270.
- Lafont, R. 1991. Le concept d'endothème. In : P. Siblot et F. Madray-Lesigne (dir.) *Langage et praxis*. Montpellier, Praxiling, p. 226-236.
- Lafont, R. 1994. *Il y a quelqu'un ? La parole et le corps*. Montpellier : Praxiling, Langue et praxis.
- Laks, B. 1996. *Langage et cognition : l'approche connexionniste*. Paris : Hermès.
- Petitot, J. 1989. Hypothèse localiste, Modèles morphodynamiques et Théories cognitives : Remarques sur une note de 1975. *Semiotica*, 77,1/3, p. 65-119.
- Rastier, F. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- Rizzolatti, G., Sinigaglia, C. 2006/2011 (trad. fçse). *Les Neurones miroirs*. Paris : Odile Jacob.
- Valette, M. 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*. Paris : Champion.
- Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.

Notes

1. Nous remercions vivement A. Elimam de sa patiente bienveillance ainsi que C. Détrie, A. Richard et nos deux relecteurs anonymes pour leurs suggestions. Toutes les erreurs sont nôtres.
2. Allongement vocalique ; (e) aphérèse ; / pause (\pm 400 ms) ; (!)(!) syllabe exclamée ; MAJ voix plus forte ; \uparrow , \downarrow intonation montante, descendante ; [] chevauchement de parole ; & prononciation ininterrompue ; >, < accélération, décélération du débit
3. Actant relevant de la personne non subjective, « par opposition auquel [l'autoontif ou P1] prend conscience de son moi » (Tesnière, 1959 : 117).